

Le Sauveur

Passionnante aventure d'exorcisme et d'envoûtement..

Jean-Louis Bory, le Nouvel observateur

Le Sauveur : Lucifer le séducteur...superbe et inquiétant...
Claude-Marie Trémois, Télérama



Un film écrit, réalisé et produit par

**Michel Mardore
(1971)**

avec Horst Bucholz, Muriel Catala, Hélène Vallier...

Générique

Réalisation, scénario et dialogues : Michel Mardore
Production : Nadja films (Michel Mardore)
Directeur de production : Robert Paillardon
Directeur de la photographie : William Lubtchansky
Ingénieur du son : René-Jean Bouyer
Musique : Pierre Jansen
Montage : Françoise Bonnot
Conseiller technique : Michel Deville

Couleurs(Eastmancolor)/ format 1,66/105 minutes/ visa n° 37781

Interprètes

Horst Bucholz (Claude), Muriel Catala (Nanette), Michel Delahaye (Monnery), Yves Hugues (Fils Monnery), Roger Lumont (Père de Nanette) , Frédéric Norbert (Henri), Jean-Pierre Sentier (Mari de Nanette), Jacques Serre (2ème fils Monnery), Hélène Vallier (Mère de Nanette), Henri Vilbert (Conseiller Flouret), Danièle Ajoret (Nanette adulte)

Résumé

En France occupée, dans un petit village, une jeune fille recueille un aviateur anglais légèrement blessé et l'installe, en cachette de ses parents, farouches pétainistes, dans le grenier de sa ferme. Nanette sent vite s'éveiller en elle des sentiments encore inconnus, désir, amour, au contact de cet homme, jeune, beau, qui lui explique que les idées qu'elle a acquises à l'école sur les Anglais et les Allemands sont fausses. Et les journées s'écoulent, heureuses. On oublie presque que la guerre dure depuis quatre ans déjà. Un jour, l'Anglais décide de prendre contact avec un groupe de résistants par l'intermédiaire de monsieur Fourret. Nanette, habituée à la présence de son homme-jouet, furieuse de le voir s'éloigner d'elle, le dénonce à la police. Alors surgit l'invraisemblable : « l'Anglais » lui apparaît revêtu de l'uniforme du chef des S.S. Comme elle demeure stupéfaite, le « faux-anglais vrai-allemand » explique à Nanette qu'il s'est servi de son amour et de sa haine de petite fille pour débarasser la région des maquisards, des résistants qu'elle lui a inconsciemment livrés. Il fait ensuite rassembler la population du village et ordonne à Nanette, compromise, de donner l'ordre d'exécution. Celle-ci éclate en sanglots. Vingt ans plus tard, l'allemand revient sur les lieux du massacre. Nanette, prématûrément vieillie, méconnaissable, le tue.

Michel Mardore

Michel Mardore (1935-2009), cinéaste, romancier et critique de cinéma, a débuté jeune, à 18 ans dans sa ville natale de Bordeaux, dans les revues *Fiction* et *Mystère-Magazine*, dans lesquelles il a publié ses nouvelles de science-fiction. Licencié en droit, il quitte l’Institut d’Etudes Politiques pour aller à Lyon où il prend son envol, avec Bernard Chardère et l’équipe de *Positif* et *Premier plan* (1959-60), avant de signer des chroniques dans *Cinéma* (de 1959 à 1962), *Les Lettres françaises* (1961-64), *Lui* (succédant à François Truffaut de 1964 à 1966), *les Cahiers du cinéma* (1961-1968), *Pariscope* (1965-1967), *Le Nouvel Observateur* (1966-1971, puis 1979-1986 après le décès de Jean-Louis Bory).

A la radio, il a participé à la tribune du *Masque et la Plume*, sur France Inter, de 1964 à 1971.

Auteur de plusieurs romans, *La Première Communion* (Gallimard, 1962), *Le Mariage à la mode* (Denoël, 1970), *Une si jolie petite fille* (Grasset, 1975), il a aussi réalisé deux films : *Le Sauveur* (1971) et *Le Mariage à la mode* (1973).

Michel Mardore a également fait quelques apparitions au cinéma : *La Boulangère de Monceau*, d’Éric Rohmer (1962), *Les Vierges*, de Jean-Pierre Mocky (1963) et *Peau d’âne*, de Jacques Demy (1970).

Horst Bucholz

Horst Bucholz (1933-2003) débute jeune sur la scène, en Allemagne, où il interprète aussi bien théâtre classique que moderne. En 1955, il obtient son premier rôle au cinéma dans un film français, *Marianne de ma jeunesse*, de Julien Duvivier. Quelque temps après, grâce au succès des « Demi-Sels », il est considéré comme un héritier de James Dean. Dès lors il ne cesse plus de tourner, principalement aux Etats-Unis, en Angleterre et en Italie. *Les Sept Mercenaires* et *l’Homme d’Istanbul* lui apportent une célébrité mondiale. *Un, deux, trois, la comédie « politique »* de Billy Wilder, et *L’Ennui*, d’après Alberto Moravia, prouvent le large éventail de son talent. En France, avant *Le Sauveur*, il a déjà été le partenaire de Marlène Jobert dans *L’Astragale*.

« J’ai choisi Horst Bucholz, dit Michel Mardore, parce qu’il est le portrait du personnage du SAUVEUR. Il est beau, il semble avoir vingt-cinq ans pour l’éternité, il est - aux yeux de ma petite paysanne - un héros de bande dessinée, le prince charmant de notre époque, homme d’action et créature romanesque. Et comme il a, en profondeur, une étoffe plus riche, il rend à merveille la gravité de son rôle.

J’étais ravi d’avoir un acteur cosmopolite. Bucholz n’est plus un comédien allemand depuis quinze ans. Il a tenu des rôles de Mexicain, d’Hindou. Il a été, de l’aveu même de Marcel Pagnol, l’un des meilleurs « Marius » qui ait jamais interprété sa fameuse trilogie. Cette plasticité convient parfaitement au rôle « d’étranger » mystérieux qu’il joue dans LE SAUVEUR. Nanette ignore, elle le dit, « comment sont faits les Anglais ». Pour elle, Bucholz pourrait être aussi bien Chinois. C’est ce qui est merveilleux.

J’ajoute que Horst Bucholz est un rêve pour les cinéastes. Sensible, intelligent, ayant pénétré à la perfection le sujet et son personnage, il apportait des idées, mais laissait le dernier mot au film. Nous avons inventé son jeu ensemble. Ce fut une vraie collaboration ».

La critique

Dans un champ, à côté de la ferme, Nanette, 14 ans, recueille un résistant blessé. C'est une bonne Française, elle chante « Maréchal nous voilà » en classe et aime bien les Allemands, comme ses parents. Entre « l'Anglais », comme elle l'appelle, et cette petite fille déjà femme, se nouent des liens chastes et sensuels : elle le provoque, il l'humilie. Elle croit mener le jeu, mais lorsque l'Anglais révèle sa vraie nature, il est trop tard, Nanette devient la proie désarmée du Mal...

Car c'est bien ce dont traite le premier film du critique Michel Mardore : la contamination de la pureté. Le Mal ne se contente pas d'être, il se justifie, si l'on ose dire, en attirant à lui les imprudents qui l'auront défié. Parce qu'elle aura joué avec le feu, Nanette sera amenée à prendre une décision terrifiante qui pèsera sur elle toute sa vie. « *J'avais besoin de ta pitié*, lui dira le Mal, *puis de ton aide. Maintenant de ta colère et de ta haine* ». C'est donc un film terrible, formidablement écrit, passant insensiblement de la sensualité rieuse à l'effroi le plus dur. Mardore peint un monde sans pitié ni pardon. Dans cette campagne ensoleillée, tous semblent damnés, de ces paysans collabos, dont certains s'engagent dans la tristement célèbre division Charlemagne, jusqu'à l'héroïne, victime certes, mais qui croit naïvement qu'un coup de fusil pourra supprimer ses remords.

Pierre Murat, *Télérama* n°2994, 30 mai 2007

Quel étrange film que *Le Sauveur...*

A peu près invisible depuis sa sortie, il s'agit de l'une de ces œuvres impossibles à cerner, qui concentrent en elles toute l'urgence et la fougue d'une carrière éphémère (ou quasi-éphémère, dans le cas de Michel Mardore).

Pendant la Deuxième guerre mondiale, près d'Oradour, une jeune et jolie fermière de 14 ans croise la route d'un homme séduisant, blessé à la jambe, qui prétend vouloir rejoindre la Résistance. D'abord méfiante -on nage alors en plein pétainisme- la jeune fille cache l'homme dans le grenier de sa ferme. Petit à petit, il prend un ascendant troublant et malsain sur elle, ascendant duquel naît un sentiment amoureux vénéneux.

Malgré les apparences, *Le Sauveur* n'est pas l'histoire d'un amour impossible sur fond de guerre.

C'est davantage du côté du roman noir britannique (on pense parfois à James Hogg et ses *Confessions d'un pécheur justifié*) qu'il faut chercher d'éventuels points communs. Les SS, dans le film, ne sont que les avatars d'un mal ancestral et, pourrait-on dire, indissociable de l'histoire de l'humanité. Le contexte historique ne donne pas son sens au récit, il ne fait que lui proposer un terrain fertile : *Le Sauveur* décrit la corruption de l'innocence d'une manière qui échappe à toute temporalité, et place en permanence le film à la lisière du fantastique. Une œuvre brillante, puissamment originale.

Eric Senabre, *Home Cinéma*, Déc/Janv 2005



Toute honte bue, il faut bien l'avouer : jusqu'à sa renaissance en DVD, nous ignorions l'existence du *Sauveur*. Et pourtant, explique aujourd'hui le réalisateur Michel Mardore, « *le film a été un vrai succès public* ». Ce critique de cinéma, passé du stylo à la caméra le temps de deux longs métrages au début des années 70, assure que, « *à cause d'un contrat de distribution trop rigide, Le Sauveur n'a pu rester qu'un mois à l'affiche. Mais avec une moyenne hebdomadaire de 3000 entrées pour chacune des 4 salles parisiennes qui le projetaient* ». Nous avons donc regardé *Le Sauveur* par acquit de conscience... et apprécié un habile suspense psychologique sur fond de Seconde Guerre mondiale. Un enjeu de séduction trouble, voire sadien, entre un résistant mystérieux (l'Allemand Horst Bucholz) et une jeune fille en fleur (Muriel Catala) qui, à ses meilleurs moments, rappelle les grands Chabrol.

Nous avons également découvert grâce aux bonus que, jusqu'à la veille du tournage, la mutine Muriel Catala avait été en concurrence avec une certaine Isabelle Adjani. « *Isabelle avait alors 15 ans, raconte Michel Mardore, mais avait déjà tourné dans le Petit Bougna de Bertrand Toublanc-Michel. Dans l'essai que je lui ai fait tourner (visible sur le DVD, ndlr), elle est formidable : elle est arrivée avec ses propres vêtements, et en une seconde, elle était naturellement Nanette, peut être trop d'ailleurs. Muriel Catala, au contraire, n'avait rien d'une petite campagnarde : c'était une Parisienne pur jus, une minette du Drugstore. Mais, avec son visage d'enfant sur un corps de femme, elle apportait une certaine ambiguïté perverse qui était fondamentale pour la création du personnage. Adjani était tellement éloignée de cette perversité...*

Elle a d'ailleurs reconnu plus tard qu'elle aurait été incapable de tourner la scène de nu dans le ruisseau ». Ironie du sort, c'est la recalée qui est devenue célèbre. Quatre ans après, Adjani tournait la *Gifle*, puis rencontrait Truffaut.

Dans le même temps, Muriel Catala se faisait « *injustement détester par la critique* » (dixit Mardore) pour sa prestation dans *Faustine et le bel été* de Nina Companeez avant d'apparaître dans quelques panouilles plus ou moins déshabillées

-dont l'inénarrable *Vous intéressez-vous à la chose ?* de Jacques Barratier. Elle semble avoir disparu des écrans petits et grands depuis 1979. Quelqu'un à des nouvelles ?

Samuel Douhaire, Libération, 15 avril 2005

Les armes de la nuit

Le film de Michel Mardore m'a envoûté. Quand je l'ai vu, je ne savais rien de l'histoire - avec raison, le réalisateur ne veut d'ailleurs pas qu'on la raconte : dont acte ! Je me suis donc laissé prendre, pendant les deux premiers tiers, par la beauté soyeuse des images, par l'intelligence un peu sèche, mais toujours poétique d'un récit qui semblait pourtant emboiter le pas à quelques dizaines d'autres sur la Résistance.

Car il n'est pas franchement nouveau de voir une Française découvrir dans la campagne un monsieur parachuté de Londres, blessé, bien entendu, et qui demande asile avant de poursuivre sa mission.

L'originalité apparaissait avec le fait que cette Française était une écolière de 14 ans. Qu'elle tombât amoureuse de l' « Anglais » allait de soi. Qu'elle découvrit alors le charme de ses jeunes formes nous conduisait tout droit aux scènes « bateau ». « Bateau » où Mardore évitait finement de s'embarquer - seconde originalité- s'ébattant volontiers dans le naturisme mais évitant les étreintes stéréotypées, au goût remâché de « blé en herbe », qu'il est d'usage de beurrer dans ces cas-là.

Jusqu'aux deux tiers, donc, je trouvais le film charmant, adroit, lissé de couleurs tendres, variation sans lourdeur sur la résistance buissonnière.

Et puis le film virait d'un coup. Nanette, l'adolescente, déçue de perdre son beau jouet -l'Anglais, guéri, prenait contact, grâce à elle, avec le maquis et quittait le grenier où elle le bichonnait- courrait chez le nazi du coin et lui dénonçait son ami.

On concluait d'abord au drame psychologique identique en bien des points à celui des « Proies » : Nanette, qui avait découvert l'amour, avait découvert en même temps la jalousie et se vengeait de sa frustration avec les moyens dont elle disposait, trop jeune pour appliquer elle-même le « je l'aime encore mieux mort que loin de moi » qui romantise les faits divers.

Mais les circonstances donnaient alors, au moindre des actes, un poids incommensurable. En dénonçant l'Anglais, Nanette dénonçait inévitablement les résistants qui lui servaient de filière. Et les SS n'étaient pas gens à faire le détail : le maquis était près du village ? Autant dire que celui-ci se confondait avec celui-là. Oradour nous a appris quel pouvait être le terme logique du raisonnement.

On se retrouvait alors dans le film de guerre classique... Mais c'est là, précisément que Michel Mardore innove. Car Nanette, avec la destruction du village et l'exécution sauvage de tous ses habitants, ne va pas seulement découvrir le mal qui

peut naître d'un acte immonde -même si celle qui le commet est trop jeune pour en découvrir toute la portée- mais elle va découvrir LE MAL tout court. Un Mal que sont petit mal, à elle, n'a fait que provoquer, détonateur ridicule mais indispensable à l'explosion de l'horreur.

Car elle a été le jouet d'une machination fantastique, machiavélique et froide, qui avait tout prévu, y compris sa jalousie de petite fille - femme, qui, parce qu'elle était « aveugle », comme dit le bon sens populaire, la menait, sans qu'elle en sût rien, à un gouffre terrifiant.

Maintenant, elle est au fond du trou, et elle n'en sortira plus. De victime, qu'elle se croyait, d'un malheur à son échelle, elle est devenue la complice d'un malheur infiniment plus grand, quasi absolu. On lui a épargné, et à elle seule, la mort, mais c'est pour la laisser vivre avec un désespoir qui grandira avec elle.

Et le sourire SS, sadique, proprement infernal, contemple, satisfait, cette petite âme cassée, salie, qui agonisera désormais à n'en plus finir dans le dégoût d'elle-même.

La loi du « bœuf sur la langue » m'interdit d'entrer dans les délais, mais l'interview de Michel Mardore qu'on pourra lire ci-dessous doit vous permettre une compréhension suffisante du sujet dans le flou artistique de rigueur.

Le réalisateur dit que son film se déroule à deux niveaux, le premier anecdotique, le second politique, voire métaphysique.

Au niveau de l'anecdote, j'aimerais qu'on ne chipotât pas étroitement sur certains détails. L'occupation est vue « à distance », telle que se la remémore, après trente ans, un monsieur, Mardore lui-même, qui en avait alors huit. L'image du rationnement par exemple, a pris dans sa mémoire une allure obsessionnelle. Mais la vie de l'époque, dans un coin reculé de campagne, est rendue avec une très grande exactitude. En revanche d'autres détails sont faux, mais ils le sont volontairement. Les SS, en France, ne portaient pratiquement jamais leur sinistre, mais fascinant uniforme noir, encore moins portaient-ils leur tenue de parade ! Très juste. Mais les millions d'images que nous avons vues depuis la guerre ont, si j'ose dire, popularisé, imposé, en tout cas figé « l'ordre noir » dans son carcan de suie. Nanette et Mardore le voit comme cela, tel qu'en lui-même leur imagination le grandit, monstre terrible et froid, race à part d'anges exterminateurs, ocellés d'argent portant les armes de la nuit.

Une scène, seulement, m'a gêné un peu : celle de l'extermination du maquis, trop brève, trop lointaine, dans le contexte du film, réaliste encore à ce moment précis.

Mais la parabole, après, atteint une telle dimension qu'on oublie cet impair vénier. L'ironie et la lucidité de l'auteur qui cravachent « les sauveurs » de tous poils et dénoncent la persistance du Mal, avec moins de clinquant mais tout autant d'efficacité, dans notre monde prétendu civilisé, glacent et réconforment à la fois. Jusqu'à cette fin ambiguë (chut !) qui dégèle un peu, très peu, notre angoisse, la soulageant au moins dans un dénouement tragique où les optimistes verront la

manifestation tardive du remords, les autres (les lucides ?) une provocation luciférienne.

J'aime ce film intelligent, d'une écriture serrée (on sent la nouvelle qui l'a précédé et qui sortira bientôt en librairie) aux rapports « sadiens » (disons de dominations subtiles), qui trouve le moyen de nous raconter la nuit avec des images de lumière. Constamment justes, les personnages y sont saisis à la fois dans leurs apparences et dans le tréfonds de leur âme, dans le mouvement de l'Histoire aussi qui donne aux moindres de leurs actes un écho démentiel.

Horst Buchholz, l'Anglais, « sympa » puis carnassier, toujours élégant et sobre (le film donne à son talent une dimension nouvelle, remarquable) ; Muriel Catala, Nanette mignonne, puis aguicheuse, puis butée, puis terrifiée, et les autres : Henri Vilbert, Danièle Ajoret, Michel Delahaye... donnent à cette histoire terrifique le poids d'une vérité qui devrait nous hanter longtemps.

Henri Rabine, La Croix



« LE SAUVEUR » de Michel Mardore

Dans *La Source* d'Ingmar Bergman, une adolescente était violée et assassinée par trois bergers. Le crime découvert, le père tuait les bourreaux de son enfant puis s'écriait en s'adressant à Dieu : « Je ne comprends pas pourquoi tu as permis cela, néanmoins, je te demande pardon... »

Il n'y a pas de viol (tout au moins au sens physique du terme) dans le film de notre confrère Michel Mardore intitulé *Le Sauveur*, et toute référence à une angoisse religieuse en est exclue. Pourtant le sens profond de l'œuvre rejoue d'une certaine manière l'interrogation bergmanienne. Vingt cinq ans après avoir été souillée, non dans sa chair, mais dans son cœur, dans son âme, dans la partie la plus intime de sa conscience, une femme venge la fillette qu'elle a été. Un coup de fusil suffit. Mais nous savons bien que ce coup de fusil ne résout rien, qu'il clôture seulement une périple, un fait divers, que le problème reste entier. Et, à notre tour, nous nous interrogeons : « Pourquoi ? Pourquoi le mal ? Pourquoi cette condamnation des hommes à la douleur et à l'ignominie ? ».

Parce qu'il sous-entend, par cette présence qu'il évoque de ce qu'on pourrait appeler les forces démoniaques, « le Sauveur » est un film ambitieux. Mais c'est aussi un film à pièges, et, si le noir est sa couleur, Michel Mardore se garde bien de l'annoncer. Tout commence, en effet, comme une histoire idyllique qui se déroule dans un coin de campagne de la France occupée. Une petite paysanne de quinze ans découvre un jour, près d'un ruisseau, un parachutiste blessé. L'inconnu lui dit venir d'Angleterre. Elle le cache dans le grenier de la ferme de ses parents et bientôt s'éprend follement de lui. L'homme cependant résiste aux avances ingénues de la jeune fille. Il a une mission à remplir. Il lui demande de le mettre en contact avec les représentants de la résistance locale.

Ce qui se passe ensuite ne saurait être relaté, car tout le film repose sur un coup de théâtre minutieusement élaboré par le réalisateur. Disons simplement qu'une présence maléfique bouleverse soudain l'échiquier : que les personnages et les sentiments changent radicalement de « signe » ; que l'amour fait place à la haine, la tendresse à la cruauté, l'innocence à la plus atroce des culpabilités. Une enfant rêvait d'un paradis à sa mesure. Elle se trouve précipitée en enfer.

Malgré la présence des SS et une évocation de la tragédie d'Oradour, « Le Sauveur » n'est pas un film sur l'occupation. Michel Mardore a transcendé la réalité historique et ne l'a utilisée que comme toile de fond, ou plus exactement comme support à ce qu'il estimait devoir être avant tout la description d'une entreprise satanique. Car, c'est bien de cela qu'il s'agit, et l'on respire dans la seconde partie du récit une forte odeur de soufre. Avec ses prolongements inattendus, cette partie est d'ailleurs la meilleure de l'ouvrage. Moins solidement charpentée, celle qui précède et qui raconte les tête-à-tête de la petite paysanne et de son héros tombé du ciel témoigne de la sensibilité du réalisateur, mais n'évite pas toujours les joliesses inutiles.

Pour son premier film, Michel Mardore a choisi de tourner une œuvre personnelle, à l'écart des poncifs à la mode. Traitant sans esbroufe un sujet difficile, il lui arrive de trébucher en route. Mais ces faux pas n'altèrent jamais notre curiosité... Aux côtés d'Horst Buchholz, viril et vaguement inquiétant, la jeune Muriel Catala fait des débuts prometteurs.

Jean de Baroncelli, *Le Monde*



LE MAL ABSOLU

Pour son premier film, Michel Mardore a libéré des monstres. Où les a-t-il trouvés ? En lui-même ? En nous ?

Rien de moins inquiétant, semble-t-il, de plus anodin que les premières séquences du « SAUVEUR » et, longtemps encore, celles qui suivent. Certes, l'époque est dangereuse, malsaine, nous sommes en France occupée, mais cette petite fille (ce n'est plus une petite fille) et le parachutiste blessé qu'elle a recueilli et qu'elle cache sont à l'abri dans un îlot préservé : le refuge de ce grenier et ceux de la campagne, l'été, lorsque les paysans travaillent au loin. Avec cette toute jeune fille (ce n'est pas encore une jeune fille, est-ce une jeune fille ?), « l'Anglais » (ainsi l'appelle-t-elle) se conduit avec prudence et pudeur. Rien ne se passe entre eux, malgré le péril que recherche l'enfant dans son innocence (elle n'est plus innocente, est-elle encore une enfant ?).

Les voici nus l'un et l'autre. C'est une jeune fille, oui, épanouie et très belle, il la respecte, comme on dit. Adam et Eve, s'ils ne péchent pas, n'en sont pas moins déjà dans le monde du mal. Mais nous n'en savons rien encore. Elle se rhabille et redevient une petite fille.

Rien que de très pur dans leurs ébats. Rien que de grave et de moral dans leurs conversations. Nanette est élevée dans une famille où l'on aime le Maréchal, où l'on déteste des Anglais et où l'on éprouve à l'égard des Allemands nulle hostilité. Claude (c'est le nom de « l'Anglais ») refait l'éducation de Nanette. Il lui apprend

à donner le nom de patriotes à ceux qu'elle nommait terroristes. Il lui explique qu'aujourd'hui Jeanne d'Arc (à laquelle elle en appelle volontiers) serait pour les Anglais.

Nous n'avons aucune raison de nous inquiéter. Sinon celle de voir Michel Mardore, dont nous attendons beaucoup, traiter banalement un sujet sans originalité.

Arrêtez ici la lecture de ce compte rendu, allez voir « Le Sauveur », puis, si vous l'estimez souhaitable, reprenez cet article. Je vous ai déjà invité, naguère, à procéder de la sorte et vous avez été quelques-uns à me faire savoir que vous n'aviez pas regretté d'avoir suivi mon conseil. Impossible de commenter certains films si on n'en démonte pas les rouages. Mais la surprise est essentielle au vertige que l'auteur a souhaité nous faire éprouver. Je ne savais rien du « Sauveur » avant d'assister à sa projection. Vous n'en savez rien encore. Choisissez votre heure pour aller dans une des salles où il est présenté et mettez de côté ce journal, il est temps encore...

Il n'est plus temps - ou le temps est venu pour vous, ayant vu « Le Sauveur » de continuer à me lire... Guéri, Claude va rejoindre le maquis, grâce à Nanette. Mais Nanette est amoureuse. Nanette est jalouse, Nanette dénonce son ami aux collaborateurs locaux... C'est déjà assez peu soutenable. Mais voici où non seulement c'est le film qui bascule, mais l'univers ordonné, logique, et jusque dans la guerre rassurant, où nous nous trouvions - notre univers, celui où deux et deux font quatre (comme dit Dostoïevski dans « Mémoires écrits dans un souterrain »). Des motocyclistes SS viennent arrêter Nanette. Ils la conduisent à leur chef, celui-ci n'est autre que l'Anglais - ou prétendu tel - qui vient, à l'aide des renseignements que lui a donnés la jeune fille, d'anéantir le maquis...

Du réalisme le plus strict, nous tombons dans un irréalisme flamboyant dont les outrances mêmes accusent l'authenticité profonde. Ce n'est pas toujours en suivant la vérité dans ses apparences que l'on est le plus vrai. Michel Mardore a expliqué comment il avait, dans un premier temps, reconstitué avec la plus grande exactitude possible l'atmosphère de l'époque, décors, vêtements, objets - et jusqu'au pain, qui fut fabriqué avec les céréales pauvres de l'occupation. « Bref, pour convaincre le spectateur, pour l'enfermer dans les pièges, nous poussions « Le Sauveur » vers le réalisme. D'un autre côté, pour rendre sensible l'archétype, nous allions franchement vers la stylisation » :

« L'uniforme du chef des SS, avec son épée authentique incrustée de rubis, est évidemment l'uniforme d'apparat qui était porté seulement lors des cérémonies de Nuremberg. Son irruption dans le film indique la puissance mythique du personnage aux yeux de la fillette. A cause du même souci de stylisation, nous avons éprouvé des difficultés énormes pour obtenir les uniformes noirs des soldats. Les SS, en France, portaient l'uniforme vert-de-gris de la Wehrmacht et les costumiers ne pouvaient nous en proposer d'autres. Or la couleur noire était indispensable au propos du film. Nous avons gagné, mais non sans peine. Même les casques ont dû être repeints en noir brillant. Ces exigences, et le thème du noir en particulier, n'avaient rien de manichéen. Il ne s'agissait pas d'obéir à un symbolisme grossier qui eût été la négation du film. Mais la mythologie du Mal est liée, pour longtemps, à l'horreur SS que la mémoire collective se représente costumée de noir. Pour

conserver la force de son propos, « Le Sauveur » devait sacrifier le réalisme du mythe ».

La réalité est devenue rêve - sans rien perdre de sa vérité. Mais la voici qui se fait cauchemar. L'Ange de la Mort perd celle qu'il prétendait sauver. Il existe d'elle l'impossible, l'inacceptable, l'intolérable. Nous sommes dans l'horreur absolue. Telle est l'ignominie de ce que nous voyons et de ce que nous entendons que je me découvre incapable de donner la moindre précision à son sujet. Je n'en croyais pas mes yeux. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je me surprenais (ne vous moquez pas de moi avant d'avoir subi cette épreuve) à dire à mi-voix, dans l'obscurité, ma surprise et ma réprobation...

Qu'a voulu exprimer Michel Mardore ? Que le Mal absolu existe, de nos jours comme toujours, après les nazis comme avant eux ? Où a-t-il découvert les monstres qu'il a libérés ? En lui-même ? En nous ?

Claude Mauriac, Le Figaro

UN BEAU FILM QUI A POUR SUJET : LE MAL

On ne peut plus, c'est évident, mettre en scène d'une façon décente, c'est-à-dire non insultante pour eux, ceux qui constituent le corps de la paysannerie française, bouseux, péquenots, sans qu'automatiquement, comme prise de vertige, votre caméra, fouchtri fouchtra, vienne se ficher dans quelque tas de fumier croustillant et doré, épais à couper au couteau, gorgé de fèces, de paille et de litières, débordant de couvercles de boîtes de conserves et d'excréments.

Mettre en scène un paysan suscite l'hilarité générale : « J'ves faire un tour du côté du bois au Lucas » ; « Fais pas ta mijaurée » ; « Elle a vélé, la Blanchette » etc. Les chambrées de caserne ont toujours leurs beaux jours avec des Adémaï d'opérette, la boule de pain sous le bras et le travelling lui-même se tient les côtes en s'approchant de la belle table de merisier ou de chêne où fume la « schoupe » et où on fait chabrot en versant du vin dans son bol. Calendrier des P.T.T., basset ou coquelicot, tablier vichy, béret basque et tabac à priser : rien n'y manque.

Pour peindre les paysans tels qu'ils sont, et non pas tels que, de la vitre de son carrosse M. de La Bruyère en vadrouille souhaitait ou ne souhaitait pas qu'ils restassent, il faut une santé morale dont, Jean Renoir ou Marcel Pagnol exceptés (mais ça va de soi sans que l'on ait besoin d'en parler), le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'est guère partagée.

Aussi faut-il saluer comme il se droit le très beau film de Michel Mardore « Le Sauveur » - son premier film - qui, dès les premières images et malgré l'atrocité de l'époque et du sujet, nous fait le cadeau d'une ferme en pierre de taille grise, grande comme une garnison, refermée autour de sa cour où manoeuvrent, au doigt et à l'œil, poules, porcs, canetons. Cette demeure et son paysage rappellent, comme le fait tout le film de Mardore, que les signes renvoient aussi aux choses : cette mer de colza jaune à un véritable champ saoul de soleil, les images à ce qu'elles représentent, et l'art à la réalité.

Attraper des écrevisses à la main en construisant un petit barrage de branchages, manger des mûres dans la forêt, amener le tapis de sa chambre à coucher au milieu d'un champ de maïs pour bâtir une chambre d'amour à l'intention de l'homme qu'elle a recueilli, sanglant, dans les orties : ces mille petits bonheurs, ces enfantines délices au goût de miel et de pain blanc, offerts par Michel Mardore à sa petite héroïne à barrettes, de quatorze ans, sœur cadette de la « Mouchette » de Bernanos, ces parcelles d'azur et innocence suspendues entre deux rayons de soleil comme des bulles de savon sont encore multipliés par l'époque où l'intrigue se noue : l'Occupation. Ils le sont davantage par le piège terrifiant que, diaboliquement, Mardore a déposé dans l'ornière du chemin, tandis que joyeuse, aimante, émue, entrouverte, son héroïne s'élance au-dessus de la haie, fauchant jonquilles et épis drus dans l'envol de sa jupette sage d'écolière qui va passer son « certeau » et à qui on a appris que Jeanne d'Arc était la petite fille du Maréchal Pétain. De ce piège, l'horreur, plus encore que la règle du jeu, m'impose de dire que si l'instrument en est Horst Bucholz, le frais instigateur en est le mal lui-même, le Mal avec un grand M, représenté ici dans un uniforme tout noir, botté, avec une casquette plate à tête de mort.

Ce visage de bébé, rond et lisse, qui se mire dans l'eau tranquille des étangs, sera doublement victime, en tant que femme d'abord, de paysanne ensuite, victime de l'atroce tragédie qui se prépare et pour laquelle Mardore, magnifiquement, au-delà de l'anecdote, a su retrouver les accents de l'histoire, pour montrer comment terre et sang, ici, sont intimement liés. Eternelles victimes de l'histoire, sans cesse et sans cesse à travers les âges, pillés, ensanglantées, saccagées, réquisitionnées, obligées même d'incendier leurs meules pour survivre, n'ayant que leurs fourches pour se défendre contre les seigneurs de la guerre à tête de mort qui ne les protègent que le temps de vider leurs greniers pour les passer ensuite au fil de l'épée comme des hennetons, ils sont eux, les paysans du « Sauveur », les frères et les pères de cette petite fille blonde, victime d'avoir cru aux trompeuses images et aux paroles dorées. Ils sont, comme elle, non pas ceux qui font l'histoire, mais ceux à qui on raconte des histoires.

Ceux à qui on ment pour une bouchée de pain.

Alexandre Astruc, Paris Match

LE SAUVEUR : Lucifer le Séducteur

Un arbre au feuillage superbe. Trop beau. Comme irréel. Une lumière qui ressemble à celle d'un tableau de Renoir. La caméra descend jusqu'au pied de l'arbre et découvre deux chevaux et une petite fille. Le paradis terrestre est habité.

Du doigt, la petite fille suit sur sa géographie les méandres des fleuves. La France est là, sous nos yeux, faite d'herbe, de feuillage et d'eau et cette beauté irréelle a quelque chose d'immuable comme la mort. Mais la France s'étale aussi sur cette carte de géographie, stylisée en deux couleurs, réduite à deux dimensions...

Un bruit. Les chevaux prennent peur. La fillette se lève, longue, avec un corps de femme et un visage d'enfant. Elle se dirige vers le ruisseau. Un jeune homme est couché là, baignant son pied malade. Un résistant (nous sommes en 1943), ou le serpent de ce paradis ?

Tout est double, dans ce film superbe et inquiétant, le premier réalisé par Michel Mardore. Et c'est à deux niveaux que peut se lire « Le Sauveur » : film policier si l'on ne veut pas dépasser l'anecdote - passionnante et atroce ; parabole sur le Mal si l'on veut bien chercher un sens au malaise qui nous étreint dès la première image et ne cesse de grandir.

Pourquoi ce malaise ? Paradoxalement parce que Claude, qui va trouver un refuge dans le grenier des parents de Nanette - et à leur insu - respecte Nanette en dépit de toutes ses provocations et des rapports ambigus qui se sont établis entre eux. Tout le film de Mardore est contenu dans ce paradoxe. Nous assistons à une inversion systématique des valeurs. Le bien ne recouvre-t-il pas un mal ? Le mal est-il bien là où l'on s'attend à le trouver ?

Donc Nanette s'est bien gardée de prévenir ses parents de la présence de Claude. Car ces fermiers, qui font confiance au Maréchal Pétain, voient dans les résistants des terroristes, ne pardonnent pas aux Anglais de tuer des Français quand ils bombardent les occupants allemands, et ne considèrent pas les Allemands comme des ennemis puisqu'ils se conduisent « correctement ». Eux aussi s'arrêtent aux apparences...

Ce n'est pas si simple. Nanette en fera l'atroce expérience. Mais nous aussi : ballotés, secoués, mal à l'aise.

Dans ce grenier où Nanette a caché Claude s'ébauche « le vert paradis des amours enfantines ». Nanette y rêve tout à son aise. Femme-enfant, elle vit un grand jeu merveilleux en même temps qu'elle s'éveille à l'amour. Avec Claude, elle joue à la dinette. Mais aussi elle cherche à allumer son désir. Petite fille perverse ou femme amoureuse... Elle s'allonge, dévêtu, à son côté. Ils se baignent, nus, dans la rivière. Ils dorment dans les maïs. Claude, avec son prénom asexué, est-il un ange ? Mais un ange laisserait-il cette petite fille jouer ainsi avec le feu ? Notre malaise même nous dicte une réponse à laquelle pourtant nous ne voulons croire.

Et l'on se surprend à souhaiter que le père de Nanette - la famille pourtant n'est pas flattée : taciturne, brutale, bornée - flanque bien à sa fille la raclée qu'il lui promet parce qu'elle a esquivé les travaux des champs. Inconsciemment, nous pressentons que cette raclée, si elle avait lieu, éviterait de plus grands malheurs. Et elle nous ramènerait sur un terrain plus réaliste et plus sain. Là encore, le mal et le bien ne sont sans doute pas où ils paraissent être.

A travers la fin du film on découvre soudain le secret de notre inquiétude. L'officier SS nous révèle l'ironie du titre. Le sauveur n'était pas le sauveur. Il était Lucifer, l'ange du mal. Il était l'Antéchrist. C'est à l'Antéchrist que Nanette, un soir, a lavé les pieds. Nanette pouvait bien étudier la géographie sous l'arbre de vie, l'arbre de la connaissance du bien et du mal, elle n'a pas su départager le bien du mal. Et elle découvre, trop tard, les pièges des idées trop simples, des idées

reçues, et que le mal est beau et qu'il a les apparences de la pureté, et qu'il fascine...

- Le mal, dit Michel Mardore, il est dans le monde entier. Il se cache sous la sérénité d'un paysage, sous sa douceur. Il est éternel, indestructible...

C'est en effet dans les moments où la violence se fait la plus feutrée que la peur nous assaille. Dans cette scène extraordinaire, par exemple, où Claude oblige Nanette à chanter « Maréchal nous voilà ». Véritable numéro de dressage où un être fait d'un autre sa créature. Car « Le Sauveur », c'est l'histoire d'une possession. Quand Nanette prend conscience du piège où elle est tombée, il est trop tard. Elle se retrouve parmi les damnés. Trop tard ? Non, bien sûr, il n'est jamais trop tard.

- Mais, dit Michel Mardore, le grand péché de Nanette, c'est qu'elle n'a pas choisi. Elle ne bascule ni du côté du mal comme l'officier SS, ni du côté du rachat. Elle demeure avec son désespoir. Avec l'illusion que d'un coup de fusil, on peut supprimer le mal, le mal qui renaîtra sans cesse... »

Un coup de fusil dérisoire. Nanette n'a su qu'ajouter un crime à tous ceux qu'elle a déjà commis. Et cette fin qui devrait, comme dans les westerns nous combler - justice n'a-t-elle pas été faite ? - nous laisse un goût de cendre. Ce qui montre que « Le Sauveur » se réfère à un autre ordre : film métaphysique, dont la morale n'a rien de pragmatique.

Pour Nanette, en effet, il y avait trois possibilités : choisir délibérément le Mal et tuer en elle le remords, succomber au désespoir, tel Judas, et de suicider, ou croire au pardon et prendre le chemin de la Rédemption. Elle est restée à la croisée des chemins. Et devant le visage fané, flétris de cette femme qui traverse la vie « comme un fantôme », selon la prédiction de l'officier SS, on est saisi d'angoisse. Pour renaître à la vie, trouvera-t-elle un jour le chemin du pardon ?

Claude-Marie Trémois, Télérama

LA FILLETTE ET L'ARCHANGE

La France sous l'occupation. Cette période est aujourd'hui assez reculée pour qu'on puisse l'envisager avec un minimum de sang-froid. Ce qui permet d'éviter le manichéisme brutal qu'exige l'action - héros ici, salauds là - et de dégager de ce moment exceptionnel de notre passé une signification qui dépasse singulièrement les limites de la leçon d'histoire.

Parallèlement à ce document indispensable qu'est le monumental « Chagrin de la Pitié », apparaissent des films dits de fiction qui sont le fait d'hommes assez mûrs pour avoir personnellement connu cette période distante de plus d'un quart de

siècle, assez jeunes pour en avoir eu l'expérience à un âge malléable où la fraîcheur du regard, donc l'originalité du souvenir, bénéficie des forces d'une mémoire assurant la durée de l'empreinte et la profondeur de la résonance.

Et c'est d'abord cela, le film de Mardore : un regard rétrospectif sur l'occupation de la France par les Allemands. A la façon dont procèdent les cinéastes hongrois ou tchèques, Mardore plante son film dans la réalité historique et géographique : la date et le lieu. La date : le dernier été de la guerre, 1943, Pétain règne encore s'il ne gouverne pas ; la fiction de la ligne de démarcation séparant une zone occupée d'une zone libre ou plutôt non occupée (la zone « nono ») est balayée, la France est tout entière sous la botte. Jusque dans ses replis les plus intimes, dans ses campagnes les plus reculées. Le lieu : précisément, un de ces recoins que l'histoire ordinairement dédaigne.

La ferme en marge, occupée des seuls travaux de la terre au rythme des saisons. Dans une de ces provinces au cœur de la France, aussi éloignées des frontières qu'il est possible, et qui participent de ce donjon, massif et central, en principe inaccessible aux tentatives des ennemis venus de l'extérieur.

Paradoxalement, l'évolution des faits a voulu que, par suite de l'occupation totale et de la résistance retirée dans le « donjon », ces provinces centrales, lors du dernier été, connaissent ces troubles majeurs : « le Chagrin et la Pitié » tourne autour de Clermont-Ferrand ; le film de Mardore se déroule un peu plus au sud, du côté du nouvel Oradou-sur-Glane, au martyre duquel Mardore fait précisément allusion. L'histoire est donc là. En coulisses, sinon directement. La guerre, la présence de l'ennemi, c'est la photo de Pétain sur la cheminée, les restrictions, et les propos des paysans pétainistes : « Maréchal nous voilà, tu es le sauveur de la France ». Ca se chantait, et pas seulement dans les écoles.

Tout cela, c'est indiqué avec netteté par une caméra attentive à recueillir les images les plus vraies, par des micros soucieux d'enregistrer les bruits les plus authentiques. Objets, décors, costumes, tic-tac de l'horloge, « gloup » de la soupe en famille, Mardore soigne cette minutie du réalisme rendant compte d'un milieu paysan donné, à un moment donné de son histoire.

Fort de la solidarité de ce plancher, de la présence physique de la date et du lieu, Mardore peut alors s'élancer à travers les apparences de ce réalisme historique, de la minutie au ras des choses. La France occupée, totalement occupée : qu'est-ce-que cela signifie ? Politiquement ? Moralement ? Psychologiquement ? C'est la présence en son cœur d'un corps étranger qui trouble la paix, l'ordre, les habitudes dictées par le travail et les saisons. Pour ces paysans qu'habitent le souvenir confus de la servitude et la haine des villes (c'est bien fait si, dans cette guerre, les villes souffrent plus que les campagnes de la faim et des bombes : juste retour des choses), l'étranger offre le double visage antagoniste de l'Allemand et du maquisard. La scandaleuse irruption étrangère, Mardore l'incarne dans un personnage tombé du ciel, au sens propre. Un combattant clandestin parachuté. La paix, l'ordre, le beau calme de l'été et sa lumière, la quiétude d'un arbre et d'un visage de fillette, les voilà troublés.

Ce trouble qu'apport l'étranger qui s'installe, Mardore nous en décrit la naissance et le développement, non sans des adultes passifs ou résistants, mais dans le cœur, allons jusqu'à dire dans l'âme, d'une fillette. Elle est la paix, la tranquillité ; l'étranger s'installe non seulement chez elle. Subtilement, comme il faut savoir occuper l'univers mental d'une petite paysanne de quatorze ans. Univers mental précis : l'école et la famille, les sermons du curé, ce que rabâchent les grandes personnes - l'évangile pétainiste. Par le jeu, la séduction, la complicité, le goût de l'aventure et du secret qu'ont les enfants, tantôt sollicitant du secours (s'occuper d'un homme comme une mère, voilà qui touche toute femme, même en herbe), tantôt exerçant une autorité qui alterne la caresse et le domptage, puis par le truchement de l'amour, de la jalousie, de la colère et de la haine, l'« occupant » détruit l'univers mental de l'occupée. Il change les rites sur lesquels s'étaie cet univers. Aux rites familiaux et paysans, celui du repas et de la veillée par exemple (d'où l'insistance de Mardore à filmer ces deux scènes en deux longs plans immobiles - ce n'est pas pour faire pittoresque), l'occupant oppose les rites du ravitaillement clandestin et du pansement, des confidences dans la touffeur du grenier (ceux des jeux interdits, la cigarette anglaise : double interdit) plus graves que les polissonneries puériles du « au papa et à la maman ».

Bref, il prend possession d'elle - totalement occupée, elle aussi. Mais attention : il ne s'agit pas de possession physique. S'il arrive que les corps soient intégralement nus, c'est pour exalter la fête dans les feux de l'été, une joie païenne, une Saint-Jean des sens (hors de tout érotisme), qui est le rite culminant de la possession. La possession n'est plus synonyme d'occupation. Elle prend une portée d'ordre métaphysique. Certains signes ont valeur annonciatrice, comme la mort du mouton, que relaie la rencontre avec les deux SS de la légion Charlemagne. Cette possession, qui n'intéresse pas les corps, mais le cœur et l'âme (à ce détournement, la fillette n'est plus seulement la paix, elle est innocence), se révèle démoniaque. L'Archange chu du ciel, et que, au terme du processus d'occupation, la fillette prend pour son sauveur, causera sa ruine. Belle imposture : là où l'on croyait le salut, se trouve la perdition. Comme pour Pétain. Le titre du film prend alors tout son sens, par antiphrase.

Et c'est tout naturellement que, retrouvant l'histoire (que nous n'avons jamais quittée), le Mal absolu arbore l'étendard rouge timbré du soleil noir de la croix gammée et la pompe funèbre de l'uniforme noir et argent de l'officier SS. Possédée du diable, dans le sens médiéval du terme, la fillette descend en enfer : en proie au vertige de la servitude, elle déclenche l'ultime cérémonial démoniaque, celui de la malédiction totale : le sacrifice du village.

On sent bien que le film ne peut s'arrêter là. L'histoire a voulu que le Mal soit défait. Il y a eu fin de l'occupation. Devenue femme, « l'occupée » se libère donc. Mais y a-t-il exorcisme ? Hitler est mort, mais le nazisme ? Et si l'Archange n'était revenu sur les lieux de son crime que pour mourir afin de renaître sous une autre forme ?

Jean-Louis Bory, le Nouvel Observateur

PLANFILM DISTRIBUTION présente une production NADJA FILMS

HORST
BUCHOLZ
dans

LE SAUVEUR

un film de MICHEL MARDORE

"Le Sauveur" ainsi titré
par référence à Pétain,
déroule une fascinante
aventure d'envoûtement
J.L. BORY (NOUVEL-OBSERVATEUR)

INTERDIT AUX MOINS DE 13 ANS

avec pour la première
fois à l'écran **MURIEL CATALA**

COULEUR

avec la participation de DANIELE AJORET • HELENE VALLIER • HENRI VILBERT

avec MICHEL DELAHAYE • YVES HUGUES • ROGER LUMONT • FREDERIC NORBERT • JEAN-PIERRE SENTIER • JACQUES SERRE • Musique PIERRE JANSEN • Directeur de la Photographie WILLIAM LUBTCHANSKY • Son RENE-JEAN BOUYER • Montage FRANÇOISE BONNOT • Mixage JEAN DUGUET • Producteur associé ROBERT PAILLARDON • Un film écrit, produit et réalisé par **MICHEL MARDORE**

Dossier de presse
© succession Michel Mardore, 2010